

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

CINQUIÈME PARTIE — SUS AUX BANDITS !

II — LA PETITE FLAMBE

« Si c'était La Chesnaye... devais-je le livrer ? La récom-
pense était belle, mais il
nous a valu tant de bon-
nes aubaines jadis et il
pouvait tant nous en
valoir encore... je ne sais
trop ce que j'allais faire,
quand je me sens saisir
par le bras.

« C'était Caméléon.

« — Viens ! dit-il, et il
m'entraîna.« Je le suis, nous cou-
rons, nous atteinsons le
bois.« Le prévôt y était ca-
ché avec tous les siens.« — Aux armes ! dit
Caméléon à voix basse.« — Attention !... ré-
pète le prévôt.

« Tous les archers s'ap-
prêtent et les autres se
mettent au premier rang ;
surtout le jeune gentil-
homme et le sergent...
Oh ! ceux-là étaient les
plus impatients, je vous
jure. Caméléon m'avait
entraîné dans la crainte
que je ne prévinsse La
Chesnaye.

« J'ai bien compris
qu'on se défait de nous
et que l'on nous surveil-
lait de près ; mais, com-
me je n'avais pas eu le
temps de crier, je n'étais
pas en faute et on ne pouvait rien me reprocher. Il n'y avait
pas cinq minutes que nous étions dans le bois, lorsque nous
voyons venir vers nous une masse noire : c'était la troupe de La
Chesnaye.

« Ce que je n'ai pas compris, et ce que je ne comprends pas
encore, c'est que le capitaine, lui si adroit, si rusé, si intelligent,

soit amusé ainsi à marcher à ciel découvert, sans espions pour
éclairer la route.

— Mais, fit observer Tallebot, il devait pourtant bien savoir
que le pays était gardé, que des exempts et des archers étaient
semés de tous côtés, et qu'enfin les argotiers avaient promis

d'être contre lui. Il devait
savoir tout cela, je le
répète, et ce que tu dis,
Su pio, me paraît in-
croyable.

— La chose s'est pour-
tant passée ainsi que je
vous le raconte, je l'affir-
me ! Moi-même je n'y ai
rien compris et je vous le
dis encore, je n'y com-
prends rien. Il faut qu'il
y ait eu quelque sorcel-
lerie là-dessus, que l'on
ait noué l'aiguillette au
capitaine, et cela ne m'é-
tonnerait pas. Celui qui
a failli assommer Pierre
l'Assommeur en le tou-
chant du bout du doigt,
celui qui a su se faire
obéir par nous dès la
première fois que nous le
voyions, celui là, enfin,
qui a mis le grand coëbre
sous ses ordres, doit avoir
un commerce réglé avec
Satanas en personne !

— Bah ! fit Tallebot
avec incrédulité ; si cela
était, il n'aurait pas eu
besoin de nous pour
poursuivre le capitaine.

— Qui sait ?

— Sulpice a raison,
murmurèrent les autres
argotiers.

— J'ai soif ! interrompit brusquement Pierre l'Assommeur.

— Après ? demanda Jacqueline en s'adressant à Sulpice.

— Est-ce que La Chesnaye s'est laissé prendre sans com-
battre ? ajouta Tallebot le Bossu.— Non, dit Sulpice. Quand il est venu donner, comme de
bonne volonté, dans l'embuscade préparée, il s'est bien défendu ;


— " Argotiers, regardez-moi bien ! "

mais les archers étaient plus nombreux que ses compagnons. D'ailleurs, la moitié des siens étaient vendus d'avance, car aux premiers coups de feu, au lieu de répondre, plus d'un tiers de la troupe du capitaine jeta bas ses meusquets et passa aux archers. Le reste se battit un peu, mais ne tarda pas à fuir. Bref, La Chesnaye demeura seul et il fut pris.

— C'est tout ? dit Tallebot en voyant Sulpice s'arrêter.

— Oui, répondit l'argotier.

— Quoi ! La Chesnaye s'est laissé prendre ainsi ?

— Puisque je te l'affirme.

— C'est incroyable ! dit Jehan de la Potence.

— C'est impossible ! ajouta Tallebot.

— Mais puisque je vous jure... dit Sulpice.

— Tu auras mal vu ! Ce que tu dis ne peut être vrai ! La Chesnaye est trop malin, trop brave, trop hardi pour avoir été donner dans un piège aussi grossier.

— Mais cependant il est pris et bien pris ! s'écria Sulpice ; si bien pris, qu'il a été jugé, condamné, que voici la potence prête, et qu'avant une demi-heure il y sera accroché !

Les argotiers se regardèrent.

— Qu'en dis-tu, Pierre l'Assommeur ? demanda Jacques le Baguenaud.

— Je dis que j'ai soif ! répondit le colosse.

— Et toi, Jehan ? ajouta Tallebot.

— Je ne dis rien ; mais, ventre-Madon, je suis stupéfait !

— Et, cornes du diable ! je ne puis croire, hurla Tallebot.

Non ! non ! Quand j'aurais vu de mes yeux La Chesnaye pris, ainsi que le raconte Sulpice, je dirais que la chose est impossible !

— Mais... commença Jacquelin tandis que ses compagnons discutaient vivement entre eux.

Tout à coup, les argotiers se turent. Une tête venait d'apparaître brusquement au-dessus d'eux, et cette tête, qu'ils avaient remarquée tous sept en même temps, était celle du grand coëre.

Depuis quelques instants, le chef suprême de la cour des Miracles s'était glissé derrière le groupe formé par ses sujets, et, profitant d'une borne adossée à la maison formant le coin de la place, il avait surgi tout à coup au-dessus des têtes.

Le grand coëre ne daigna même pas abaisser son regard. Il semblait absorbé dans la contemplation de la foule et dans celle du gibet.

Au bout de quelques minutes, il porta la main droite à la hauteur de sa bouche, approcha son petit doigt de ses lèvres entrouvertes, se caressa lentement ses dents blanches et aiguës qui apparaissaient menaçantes dans tout leur éclat, puis il sauta à terre et s'éloigna.

Sans doute le mouvement accompli par le coëre avait une signification occulte comprise seulement par ses sujets ; car à peine le chef se fut-il éloigné que les argotiers, sans échanger une parole, prirent chacun une attitude indolente.

Pierre l'Assommeur et Sulpice, qui se trouvaient les plus près de la rue par laquelle venait de disparaître le coëre, firent quelques pas dans cette direction.

— La charité, mes bons messieurs ! mes bonnes dames ! cria Tallebot le Bossu en s'adressant à tous ceux qui l'entouraient.

Pierre l'Assommeur et Sulpice s'étaient éloignés ; Jacques le Baguenaud prit la même direction.

La rue dans laquelle s'était engagé le grand coëre suivait l'un des côtés de la place en ligne parallèle, de sorte que les maisons bâties entre cette rue et cette place avaient leur façade tournée vers le marché et les constructions de derrière sur la voie étroite qui leur facilitait ainsi une double sortie.

Cette rue était absolument déserte ; toute la population était entassée sur la place du Marché, et l'on entendait les rugissements de la foule de plus en plus impatiente, car l'heure se passait et le cortège n'apparaissait pas.

Arrivé à la hauteur de la sixième maison, à droite, le grand coëre s'était arrêté, avait poussé une porte entre-bâillée, et avait pénétré dans l'intérieur sans même tourner la tête pour voir s'il était suivi.

Pierre l'Assommeur et Sulpice les Jambes-Torses avaient cependant parfaitement remarqué la manœuvre de leur chef ; car ils en exécutèrent une toute semblable sans la moindre hésitation.

Bientôt les cinq autres argotiers se trouvèrent réunis dans un corridor complètement noir, et la porte de la rue se refermant après l'entrée du dernier, les priva absolument d'air et de jour.

Ils attendirent en silence.

Tout à coup, une porte qu'ils n'avaient pu distinguer jusqu'alors s'ouvrit brusquement, et ils se trouvèrent sur le seuil d'une vaste salle encombrée d'hommes de tous âges, mais de même condition, à en juger par leur extérieur également misérable.

Cette pièce était éclairée sur la place par trois fenêtres ; mais ces trois fenêtres, dont les contrevents étaient hermétiquement claqués, ne permettaient à la lumière du jour de pénétrer dans l'intérieur.

Trois lampes accrochées à la muraille noire jetaient sur l'assemblée une lueur douteuse, laquelle lueur, arrivant qu'à travers un nuage de fumée nauséabonde produite par la mauvaise qualité de l'huile, était loin de remplacer avec avantage la clarté du ciel.

Dix bancs de bois s'étendaient rangés dans toute la longueur de la pièce.

Sur chacun des huit premiers étaient assis cinq hommes.

Le dernier banc était vide ; l'avant-dernier n'avait que deux locataires.

En face de ces bancs endossés contre le mur, et placés entre deux portes, se dressait un tonneau debout.

Sur ce tonneau on voyait le grand coëre, lequel paraissait se tenir sur son trône ordinaire comme une statue sur son piédestal.

Les sept argotiers entrèrent ; la porte de la salle se referma de même que s'était refermée la porte de la rue, et le grand coëre leur fit signe de la main de prendre possession des places demeurées vides.

Les nouveaux arrivants étaient restés un moment stupéfaits : ils venaient de retrouver, dans cette pièce où ils pénétraient, quarante-trois enfants de la cour des Miracles de Paris, les plus braves, les plus audacieux, les plus déterminés, et qu'ils croyaient devoir être à cette heure loin de Fécom, et loin même de la province.

Cependant pas un mot ne fut échangé.

Tous se placèrent en silence aux endroits vacants désignés par le chef.

Quelques minutes s'écoulèrent ; on entendait toujours au dehors le bruit formidable de la foule en courroux.

Le grand coëre frappa rudement du pied son tonneau et leva le bras droit ; tous les argotiers se dressèrent, quittant leurs bancs sans cependant changer de place.

— Le compte ! fit le chef.

—Un ! dit aussitôt le premier argotier occupant au premier banc la place de l'extrême droite ; et il s'assit.

—Deux ! fit le suivant ; et il s'assit encore.

—Trois ! ajouta le troisième en imitant le mouvement des deux précédents.

Puis, ce fut le tour du quatrième, du cinquième et toujours ainsi jusqu'au moment où Tallobot, placé le dernier à droite sur le dernier banc, eut prononcé le chiffre : « cinquante ! » et se fût assis à son tour.

—Complet ! hurla le grand coëtre en se frottant les mains avec une jubilation évidente, complet !

Vous voilà cinquante choisis parmi les plus braves et les plus solides compagnons du royaume d'argot ! Dix osoux ! dix franc-miteux !

Ventre de Satan ! La belle assemblée ! Cinquante enfants de la petite flambe parmi lesquels je compte Jasquelino la Longue comme pouvant être rangés parmi les moins timides.

Ventre-Mahon !... croyez-vous donc que je vous aie réunis ici pour vous adresser un discours de grand-maître d'Université. Non, cornes et tonnerre !... Celui qui croirait cela serait un sot et un oison ! Je vous ai réunis pour autre chose !

« Or, écoutez et tenez drues vos oreilles !

« Argotiers, continua le grand coëtre après quelques instants de silence, il y a neuf mois, nous avons commis une terrible faute qu'il s'agit de réparer au plus vite et de la façon la plus éclatante ! Il y a neuf mois, on nous avait noués à tous l'aiguillette ! Aujourd'hui, cette aiguillette est dénouée.

Il y a neuf mois, nous nous sommes laissés aller à écouter celui qui, au sein même de la cour des Miracles, est venu lutter contre La Chesnaye, notre fidèle compagnon !

« Nous nous sommes laissé éblouir par ses splendides promesses. Nous avons vu reuire les cent pistoles offertes à chacun de nous, nous avons entrevu la liberté d'action, la prévôté devant oublier nos petites escapades des temps passés. Il est vrai que les cent pistoles sont entrées dans nos pochettes ; mais où sont-elles aujourd'hui ?

« Qui possède un denier restant de ces cent pistoles ?

Les argotiers s'entre-regardèrent, s'interrogeant mutuellement du regard, et une pantomime expressive répondit au coëtre. Evidemment, personne n'avait fait d'économies.

—Quant à la prévôté, reprit l'orateur, qu'est-ce que cela nous fait qu'elle ne nous tracasse pas sur le passé, si elle doit nous traverser dans l'avenir ?

« Pour moi, cela me répugne au plus haut point d'être bien avec tous ces argousins du lieutenant civil. Je n'aime pas traiter des ennemis en amis !

Un murmure approbateur accueillit ces paroles.

—Argotiers ! continua le chef en recueillant avec satisfaction ces témoignages d'adhésion, argotiers ! que faisons-nous ici, depuis neuf mois ? Nous traquons La Chesnaye conjointement avec les limiers du prévôt !

« Est-ce là un noble métier pour les enfants de la petite flambe ? Nous recevons quatre deniers par jour ! Qu'est-ce que ces quatre misérables derniers comparés à ce que nous gagnions dans la boude ville ?

« Au service de la prévôté, nous ! les fils du royaume d'argot, nous, les sants de la liberté, nous, les descendants de nos illustres pères, les truands et les ribands !

« Argotiers ! je rougis !

Et le grand coëtre voilà sa figure dans ses larges-mains

pour dissimuler une teinte vermillonnée de sa plus vives (il est vrai), mais qui, en réalité, provenait d'une toute autre cause que d'un sentiment de honte et d'humiliation.

Les auditeurs, néanmoins, parurent frappés de cette éloquente persuasive.

Des sourds, murmures éclatèrent sur tous les points de la salle, et durant quelques instants ce fut un concert de gémissements sur le passé, de reproches sur l'inimitié déclarée à La Chesnaye, de désirs ardents de reprendre l'existence d'autrefois et de trahir les promesses faites à la prévôté.

—Argotiers ! s'écria le coëtre voulant subitement profiter de l'émotion générale, argotiers ! aujourd'hui notre ami si fidèle est prisonnier, tout à l'heure il va être pendu, et nos descendants auront la douleur de dire :

« Nos pères ont livré La Chesnaye ! »

« Quoi ! cette pendaison aura-t-elle donc lieu ? Ce crime, le laisserons-nous accomplir ?

—Non ! non ! non ! hurlèrent les auditeurs ; nous sommes prêts ! Délivrons La Chesnaye ! Que faut-il faire ?

—Vous êtes prêts ? répéta le coëtre.

—Oui ! oui ! oui ! cria la foule d'une même voix.

—Et vous demandez ce qu'il faut faire ?

—Oui ! oui ! répéta-t-on encore de toutes parts.

—Eh bien ! je vais vous l'apprendre, moi ! dit une voix puissante dominant tout à coup le tumulte assourdissant qui régnait au dedans comme au dehors.

Une des portes placées près du tonneau venait de s'ouvrir : un homme s'était glissé dans la salle, et d'un même mouvement avait bondi vers la tribune que le grand coëtre s'était empressé de lui céder.

Tous les assistants poussèrent à la fois un même cri d'étonnement, de stupéfaction et de crainte.

—La Chesnaye ! murmura-t-on avec une sorte de terreur superstitieuse.

En effet, l'homme qui venait d'entrer était bien le trop illustre capitaine. O'étaient ses longs cheveux noirs en désordre, sa barbe inculte, son œil profond au regard d'aigle, son nez droit et fier... Il portait son vêtement de velours noir et son long manteau rouge.

Son visage, découvert, respirait l'audace et l'énergie, et son regard fascinateur se promenait, rapide et incisif, sur l'assemblée foudroyée par cette apparition si complètement inattendue.

—La Chesnaye ! répéta la foule.

—Oui ! s'écria le capitaine de sa voix acerbe et pénétrante, o' est moi, o' est bien moi ! O' est La Chesnaye ! o' est celui que vous avez si lâchement trahi jadis, o' est celui que vous avez promis de livrer, o' est celui enfin que l'on va pendre dans un quart d'heure, au milieu de cette foule stupide qui hurle d'impatience !

III

LA MAISON DE LA PLACE DU MARCHÉ

Les argotiers s'entre-regardaient toujours avec une stupéfaction croissante.

Evidemment ils ne croyaient pas à la réalité de ce qu'ils voyaient, et la présence parmi eux de ce La Chesnaye dont le procès était fait, dont la pendaison allait avoir lieu, leur paraissait tellement franchir les limites du possible qu'ils supposaient tous, à bon droit, être le jouet d'un rêve.

Si la scène était arrangée, il faut convenir qu'elle avait été préparée de main de maître.

La Chesnaye immobile demeurait drapé dans les plis de son long manteau aux reflets sanglants, jouissant de l'effet foudroyant produit par sa présence :

—Quoi ! dit-il en relevant les coins de sa bouche dédaigneuse. Avez-vous donc cru que La Chesnaye était assez naïf pour se laisser prendre ainsi qu'on vous l'a raconté ?

—Allons donc ! murmura Tallebot le Bossu à l'oreille de son voisin, je savais bien que cela était impossible !

—Quoi ! continua le capitaine, avez-vous supposé un seul instant que les soldats de La Chesnaye l'eussent ainsi abandonné, si La Chesnaye lui-même ne leur en avait donné l'ordre !

Argotiers ! je voulais savoir quels étaient mes amis et quels étaient mes ennemis, et je le sais à cette heure. A mes amis ma protection, la richesse et l'abondance ! A mes ennemis le obtiement le plus terrible, à moins qu'ils ne rachètent leur trahison et leur lâcheté par quelque preuve éclatante de repentir et de dévouement.

De sourds murmures accueillirent ces paroles : les argotiers commençaient enfin à comprendre.

—Argotiers ! reprit le bandit en accentuant énergiquement chacune de ses phrases, regardez moi bien !

« Je suis venu cette fois la face découverte. Regardez attentivement mes traits, afin qu'ils se gravent dans votre mémoire et que vous me reconnaissez lorsque tout à l'heure je vais marcher au supplice !

« Ah ! vous ne comprenez pas ? vous vous demandez pourquoi, moi libre à cette heure, je vais me remettre aux mains du bourreau ?

« C'est que le bourreau ne peut rien sur moi, argotiers ! C'est que La Chesnaye ne peut pas mourir !..

« Vous doutez ? que faut-il de plus que ce qui est pour vous convaincre ? A cette heure, ce peuple qui se presse sur la place attend mon supplice ; à cette heure mes juges me croient au fond de mon cachot, à cette heure mes gardiens s'appêtent à me livrer aux exécuteurs, et cependant à cette heure je suis au milieu de vous !..

« Vous me voyez, touchez-moi ! assurez-vous que c'est bien La Chesnaye en chair et en os qui vous parle ! Vous tous qui êtes ici, vous me connaissez bien.

« Lorsque dans un moment vous me verrez traverser la place et monter au gibet, douterez-vous encore de ma puissance ?

Des rumeurs confuses répondirent seules à l'orateur.

Les argotiers demeuraient toujours sous le coup de l'étonnement profond qui les avait frappés, mais ils étaient évidemment impressionnés au plus haut point par la présence et les discours du célèbre capitaine.

—Enfants de la cour des Miracles ! continua La Chesnaye, il y a neuf mois, vous m'avez lâchement trahi, stupidement abandonné ! Vous êtes laissé jouer par l'espérance d'un avenir impossible. J'aurais pu alors, employant toute ma puissance, vous contraindre à m'obéir et anéantir mes ennemis je ne l'ai pas fait. Je voulais que vous fussiez punis de votre mouvement d'hésitation...

« Aujourd'hui votre chef m'affirme que vous regrettez tous ce que vous avez fait.

—Oui ! oui ! oui ! criaient les argotiers.

—Je veux bien vous croire, mais pour reporter sur vous ma confiance entière et ma protection, il faut qu'à l'instant, sur

l'heure, sans hésiter, vous me donniez des preuves évidentes de votre repentir, de votre soumission et de votre dévouement.

—Parlez ! parlez ! hurla la foule dominée complètement.

—Vous demandiez tout à l'heure ce qu'il fallait faire pour sauver La Chesnaye ?

—Oui ! oui !

—Vous êtes prêts à tout ?

—Oui ! oui ! répétaient encore les argotiers.

—Eh bien ! je vais vous dire ce qu'il faut faire pour effacer vos fautes.

« Argotiers ! il est midi bientôt... lorsque l'heure sonnera, le cortège partira de la prison... je serai conduit sur la place... Vous me suivrez du regard lorsque je monterai les marches du pilori... vous attendrez que je sois arrivé sur la plate-forme, et lorsque le bourreau saisira la corde pour s'approcher de moi, cet instant sera le signal ! Tombez dans la place, écartez la foule, renverrez les archers, frappez, tuez, assommez et arrivez jusqu'à moi.

« Est-ce compris ?

—Oui ! oui ! Vive La Chesnaye ! Mort aux archers et au prévôt ! hurlèrent les argotiers avec des vociférations d'enthousiasme.

Le regard de La Chesnaye resplendissait d'audace et d'orgueil. Il avait atteint le but qu'il s'était proposé.

Le grand coëre criait plus fort que les autres.

Le capitaine fit signe de la main qu'il avait encore à parler, et le silence, un moment interrompu, se rétablit de nouveau.

—Tandis que vous agirez de ce côté de la place, dit La Chesnaye précipitant ses paroles, Caméleon, Bernard et Richard agiront de l'autre.

Oui, Caméleon, Richard et Bernard ! continua l'orateur en voyant l'effet que produisaient ces noms sur les argotiers, mes fidèles, ceux qui ont paru me trahir et qui me servaient mieux que tous les autres, ceux qui m'ont livré et qui ne faisaient qu'exécuter ma volonté !

« Ecoutez, argotiers ! Je crois à vos cris et à votre enthousiasme ! Vous revenez de vos erreurs, vous vous repentez, je veux bien vous confier mes secrets et vous dire pourquoi j'ai agi et j'agis encore ainsi que je l'ai fait et que je le fais en ce moment !

« Trois causes ont entraîné ma détermination.

« La première a été de vous punir et de vous contraindre à faire un retour sur vous-mêmes.

« La cour des Miracles à la solde de la prévôté était établir une infamie que vous n'aviez pas le droit de consacrer.

La seconde, le désir de connaître ceux qui m'aiment et ceux que je dois considérer comme mes ennemis.

« La troisième enfin de me jouer au grand jour de toute la justice du royaume et de faire constater ma puissance de telle façon que quiconque à l'avenir n'ose plus en douter !

« Donc, argotiers, mettez tout en œuvre pour sauver La Chesnaye, si vous voulez qu'il vous pardonne ! Si vous ne le sauvez pas, il se sauvera seul, car la mort ne peut rien sur lui, mais malheur à vous tous ! D'un protecteur formidable vous serez fait un implacable ennemi !

—Dussions-nous tous périr, vociféra le grand coëre, nous obéirons au signal donné !

—Oui ! oui ! Vive La Chesnaye ! mort aux archers ! criaient de tous les points de la salle.

—Apprêt s-vous donc, et, le moment venu, à l'œuvre ! dit La Chesnaye en sautant à terre.

Les argotiers s'élançèrent pour l'entourer, mais ce dérobant brusquement à l'espèce d'ovation qui l'attendait, le capitaine disparut par la porte par laquelle il était entré.

La salle entière était dans un tumulte effroyable, tel que les hurlements de la foule stationnant sur la place ne parvenaient pas à le dominer.

La joie, l'espérance, l'enthousiasme éclataient avec un ensemble et une force impossibles à décrire.

Les argotiers, dominés, électrisés semblaient tous être animés d'une existence nouvelle.

Tallebot le Bossu surtout était dans un paroxysme d'agitation qui tenait du délire.

—La Chesnaye ! La Chesnaye ! criait-il en se mêlant successivement à tous les groupes. Je savais bien, moi, qu'il ne pouvait se laisser prendre ainsi.

—L'abandonner ! devenir les agents de la prévôté ! nous ne sommes que des misérables indignes du nom d'argotier ! ajoutait Jehan de la Potence.

—Il nous pardonne, mes enfants ! hurlait le grand coëtre.

—Quelle puissance ! disait Sulpice en s'extasiant. Quand j'affirmais qu'il était l'ami de Satan ! La Chesnaye n'est pas un homme, c'est le diable !

—Avec lui nous n'aurons rien à craindre.

—Comment avons-nous pu nous mettre contre lui !

—Il faut racheter nos fautes !

—Il faut désormais lui obéir !

—Le sauver pour lui prouver notre dévouement.

—Attention au signal !

—Apprêtons-nous !

—Mort aux archers, au prévôt, aux exempts !

—Vive La Chesnaye ! cria le coëtre au milieu du tumulte général.

—Vive La Chesnaye ! répétèrent les argotiers.

En ce moment une formidable explos ou de cris, de hurras, de vociférations éclata au dehors.

La place du marché paraissait en proie à une furie effrayante, et les clameurs de la foule qui l'encombraient devinrent telles que les argotiers se turent subitement dans la salle de la maison où La Chesnaye venait de leur apparaître.

—La Chesnaye !... La Chesnaye !... vociférait-on au dehors. Enfin !... Le voilà !... Place au cortège !...

Le grand coëtre avait entrebâillé l'un des contrevents :

—Attention ! fit-il en se ressourçant. Voici le cortège qui débouche sur la place !... Voici les exempts, les archers, le bourreau et ses aides... voici le tombeau où est lié La Chesnaye !... Attention !... Argotiers ! préparez vos armes ! L'instant d'agir est venu ! Silence !

L'assemblée entière obéit.

Chacun se tut et s'occupa qui de sa dague, qui de sa masse, qui de son épée.

Pierre l'Assommeur brandissait un baton, Tallebot et Sulpice avaient jeté loin leur échafaudage de bûches pour prendre l'un une courte hache, l'autre un long couteau de cuisine.

Mathias le Camus caressait une dague triangulaire à la lame effilée récemment, à la coquille damasquinée, et qui, dans ses premières années, avait dû servir de poignard de moroi à quelque preux chevalier du moyen âge.

Jacqueline, elle, avait tiré de dessous ses cottes une sorte de

massue en fer qu'elle portait accrochée à sa ceinture sous ses vêtements et qu'elle brandissait alors avec une aisance attestant la puissance musculaire de son bras décharné.

Jehan essayait un grand sabre de cavalier, et Jacques le Baguenaud faisait tournoyer au-dessus de sa tête une longue corde à triple extrémité, ornée chacune d'une grosse pierre aux angles aigus, arme offensive terrible dans la main agile qui la maniait.

Le grand coëtre s'appuyait sur une espèce de poutre, son moyen favori d'attaque et de défense, poutre qui se terminait par une boule toute hérissée de têtes de clous pointues et bien poies. C'était la masse d'arme de la chevalerie dans toute sa terrible naïveté, sans le moindre ornement, sans le moindre façon.

Les argotiers s'étaient repliés vers le centre de la salle et attendaient, prêts à bondir par les fenêtres, dès que celles-ci s'ouvriraient, et que le signal convenu serait donné par le bourreau lui-même.

—Argotiers ! avait dit le chef de la cour des Miracles, fâpelez-vous les ordres de La Chesnaye ! Dès qu'il sera sur la plate-forme et au moment où le bourreau saisira la corde, tombez dans la place comme la foudre éclatant dans un ciel d'orage ! Serrez vos rangs ! Au pilori ! et en avant la petite flamme !

Les argotiers ne répondirent point, mais leur contenance prouvait suffisamment qu'ils étaient prêts à agir.

Le grand coëtre était placé près de l'un des contrevents, Pierre l'Assommeur et Tallebot le Bossu se tenaient près des deux autres,

—Éteignez les lampes ! dit le coëtre.

L'obscurité se fit aussitôt dans la salle.

Les cris du dehors augmentaient de force et de violence. Si l'on ne voyait pas le cortège, on le sentait, pour ainsi dire, défilé.

—Ouvrez les contrevents ! hurla le chef en poussant violemment la fenêtre contre laquelle il s'appuyait.

Pierre l'Assommeur et Tallebot le Bossu obéirent ; un flot de lumière inonda la salle où se trouvaient les argotiers.

IV

L'AUBERGE DE LA GIROUILLE

En donnant une rapide esquisse de la place du marché de Fécamp, au centre de laquelle se dressait le pilori, le lecteur se rappelle sans doute cette maison dont nous avons parlé, maison située au milieu de l'un des côtés de la place, précisément en face de l'instrument du supplice, et connue dans la ville sous le nom de L'AUBERGE DE LA GIROUILLE.

Si le jour où devait avoir lieu l'exécution du capitaine La Chesnaye les autres maisons de la place regorgeaient de curieux, s'écrasant à chaque ouverture, l'auberge de la GiroUILLE menaçait, elle, de s'effondrer sous le poids de ceux qui avaient envahi ses trois étages.

Depuis le rez de chaussée, où étaient établies les cuisines et la salle commune, jusqu'aux combles, demeures ordinaires des valets et des servantes, jusqu'au pigeon même où grinçait la fameuse giroUILLE, la maison était envahie à croire qu'elle ne pourrait supporter sa charge.

Au premier étage, un balcon extérieur dont le dessous for-

vait à la fois auvent et marquise au-dessus de la porte d'entrée, avançait sur la place.

Ce balcon communiquait avec le salon principal de l'auberge à l'aide de trois portes-fenêtres, alors hermétiquement fermées, sans doute à cause du froid qui régnait au dehors, mais qui ne devaient pas tarder à s'ouvrir pour donner accès aux locataires de l'auberge dont la présence se dessinait extérieurement à travers les vitres, renlées à demi opaques par une buée épaisse.

Au moment où Pierre l'Assommeur, Tollobot le Bossu, Jaquelino, Mathias, Jehan de la Potence et Jacques le Biguenaud écoutaient sur la place le récit de Sulpice le Jambes-Torses, c'est à-dire quelques minutes avant l'arrivée du grand cocher et l'entrée des argotiers dans la maison où nous les avons laissés, onze personnes étaient différemment groupées dans ce salon du premier étage, quatre se chauffant près de la haute cheminée, dans laquelle brillait un feu clair, trois debout près des fenêtres et regardant le coup d'œil que présentait la place, et les quatre autres assises dans les angles, et paraissant attendre avec impatience ou réfléchir profondément.

Sur ces onze personnes, neuf sont au nombre de nos anciennes connaissances et ont joué dans notre récit des rôles trop importants pour que le lecteur les ait oubliées.

Les trois personnages appuyés contre le montant des croisées étaient l'un le jeune baron de Grandair, l'autre le prévôt de Paris, M. Jacques d'Aumont, et le troisième le marquis d'Herbaut.

Le marquis n'avait aucunement changé depuis les neuf mois écoulés ; mais il n'en était pas de même du prévôt et du baron.

Le premier, grave, silencieux, le front ridé, les yeux ternis, chevelure plus blanche, les traits tirés et les lèvres décolorées, offrait le triste spectacle d'un corps amaigri par les fatigues et les veilles, et d'une âme torturée par de poignantes douleurs.

Il était en grand deuil, mais ce deuil se voyait plus encore sur son visage que sur ses vêtements, et il était impossible de considérer le malheureux père de la pauvre Diane sans se sentir dominé par un invincible sentiment de pitié et de commisération.

Quant au baron de Grandair, sa mâle et fière beauté avait pour ainsi dire gagné depuis ces deux tiers d'années accomplis. Son œil vif et ardent était plus rapide et plus animé que jamais. Sa fine moustache avait épaissi et projetait sur ses lèvres rouges une ombre puissante qui faisait encore ressortir les contours accusés du menton.

L'expression générale de sa physionomie était plutôt menaçante que calme, et les veines de son front, se dessinant fortement en sillons sur les tons bruns de la peau, attestaient un travail incessant du cerveau.

Sa main frémissante serrait convulsivement la poignée de son épée, chaque fois surtout que le baron portait son regard vers le groupe occupant le tour de la cheminée.

Assis contre la porte d'entrée, la tête penchée et rêveuse, le front soucieux et la moustache hérissée, était Giraud, l'ex-archer de la prévôté de Rouen, le malheureux fiancé de la belle Jeanne que nous avons laissé étendu sur le plancher du salon de danse de l'ambassadeur d'Espagne, la poitrine trouée par le poignard de Caméleon.

Giraud paraissait, lui, être vieilli de dix années, et ses cheveux roux étaient devenus gris.

Près de Giraud se tenait Richard, le sergent de la prévôté de Paris, son torse carré toujours solidement établi sur ses jambes courtes, la mine béate et la pose indifférente.

Richard était toujours tel que nous l'avons présenté au lecteur dans les premiers chapitres de notre roman.

Deux officiers du prévôt de Rouen occupaient deux autres sièges placés en face de ceux où étaient établis Giraud et Richard.

Quant aux quatre personnages groupés près de la cheminée, deux seuls étaient assis ; les deux autres étaient debout.

Le premier, c'est à-dire celui le plus voisin de la partie du salon où s'ouvraient les fenêtres, n'était autre que le chevalier de La Guicho.

À ses côtés se dressait Van Holmont, le vieux savant, le front ostiblement dégarai, la taille haute, le corps de plus en plus maigre et élané, l'œil plus ardent et plus flamboyant, lançant à chaque regard des jets de flammes, la bouche contractée, les joues creuses, les narines mobiles, paraissant rajeuni du même nombre d'années dont paraissaient vieilles M. d'Aumont et maître Giraud.

La douleur et la souffrance se lisaient bien aussi sur cette physionomie expressive, mais on devinait que, chez cette nature d'élite, dans cet esprit si élevé, dans cette intelligence si supérieure, la lutte avec les événements ou avec les hommes, avec les sentiments ou avec les passions, avait régénéré la sève et lui avait donné une force nouvelle, loin de l'avoir épuisée et affaiblie.

Quant aux deux personnes assises devant le feu pétillant et se prélassant dans de larges fauteuils, chacune d'elles appartenait à un sexe différent.

La femme, jeune, jolie, gracieuse, séduisante, vêtue avec une recherche extrême, et tout enveloppée, depuis ses petits souliers de velours jusqu'à ses rondes épaules, de fourrures admirables, la femme était cette mignonnette et coquette Catherine que nous avons vue tour à tour à tous chez Jonas, à la foire Saint-Germain, dans les souterrains mystérieux de l'abbaye des Augustins, et enfin dans l'hôtel de don Pedro de Tolède, la nuit du bal qui terminait notre quatrième partie.

La belle baronne était étendue sur son siège dans la pose la plus provocante, montrant son petit pied et le bas de sa jambe ronde et fine, en présentant l'un et l'autre à la flamme du foyer, s'abritant le visage à l'aide de son éventail de plume, et offrant ainsi aux regards sa main mignonnette et son bras potelé.

L'homme était le comte de Bernac, Reynold, l'un des fils du vieux La Chesnaye ; mais le comte, plus jeune, plus élégant, plus homme de cour que jamais, à l'aise dans son splendide ajustement, tout parfumé à l'odeur la plus à la mode, jouant d'une main avec la fraise de son collet, et tenant de l'autre une petite osone légère à pomme d'or incrustée de pierreries, d'un travail exquis et réellement merveilleux.

Le torse appuyé sur le dossier de son siège, la tête gracieusement renversée, le front calme, l'œil languoureux, la physionomie radieuse, les jambes nonchalamment croisées l'une sur l'autre, il frappait doucement sa botte fine de sa housine légère, tout en s'amusant à faire miroiter au soleil un diamant de la plus grande beauté qui scintillait au petit doigt de sa main droite.

— Corps Dieu ! ma belle Catherine, disait-il en s'adressant à la baronne, avouez que l'on est mieux ici, entourés que nous sommes de bons et excellents amis, qu'au fond de l'antra de ce brigand de La Chesnaye, dont je regrette fort d'avoir pris jadis quelquefois la défense.

« Ventre-saint-gris ! ma mignonnette, ma jolie reine ! savez-vous qu'il ne m'a fallu rien moins que votre adorable présence pour me faire supporter ces huit mois et demi de captivité !

« Par saint Henri mon patron et celui de notre cher sire ! il fait bon de revoir la bonne compagnie après avoir fréquenté si longuement la mauvaise !

—Eh bien ! comte, répondit Catherine, j'avoue que je me sens fort heureuse d'être tirée des griffes de votre La Chesnaye ; mais cependant cet homme n'est pas aussi affreux que je le pensais, et cela me cause même une impression pénible de savoir que tout à l'heure nous allons le voir pendre.

—Bravo fit Bernac en riant aux éclats. Vous ne seriez pas femme, baronne, si vous ne raisonnez pas ainsi. Tout bandit est forcément un héros et, par conséquent, trouve grâce auprès de votre sexe.

Heureusement qu'il n'en est pas ainsi du nôtre, et que le sire La Chesnaye, dûment jugé, convaincu et condamné, va payer enfin de sa vie ses crimes abominables.

Resteront l'un de ses lieutenants et quelques hommes de sa bande ; mais de ceux-là nous faisons notre affaire, n'est-ce pas, mon cher prévôt ? Et quant à moi, je jure de ne pas quitter la Normandie tant qu'il y aura vivant ou libre un seul de cette troupe maudite, et tant surtout que mademoiselle Diane ne sera pas remise entre les bras de son père !

M. d'Aumont s'inclina.

—Je vous remercie, monsieur le comte, dit le prévôt de Paris, et j'accepte vos bons offices dans cette douloureuse circonstance.

—Et moi, ajouta Van Helmont d'une voix mordante, je suis convaincu qu'avec l'aide de M. de Bernac, nous arriverons incontestablement à retrouver celle que nous cherchons.

—J'en suis également convaincu, cher maître, répondit le comte en soutenant sans sourciller le regard perçant du vieux savant.

V

LES PRISONNIERS DE LA CHESNAYE

—Ah ça ! fit tout à coup La Guiche en rompant le silence qu'il gardait obstinément depuis quelques instants, ah ça ! mon cher Bernac, pourquoi diable ! ce bandit de La Chesnaye s'est-il donc emparé de ta personne ? C'est là le seul point qui me paraît obscur dans toute ta merveilleuse aventure.

—Tu appelle cela de l'obscurité, toi ? fit le comte avec un enjouement attestant une parfaite inquiétude d'esprit.

—Mais dame !... il me semble...

—Il me semble à moi que c'est, au contraire, d'une clarté splendidement lumineuse. Le motif auquel a obéi La Chesnaye saute aux yeux ! il n'y a qu'à nous regarder tous deux, ce brigand et moi !

Ma parole d'honneur ! je ne sais pas comment la nature peut s'amuser à jouer un semblable tour à un homme de naissance. Mettre la même tête sur les épaules d'un gentilhomme et sur celles d'un bandit de la pire espèce, c'est manquer à toute la noblesse, et, ventre-saint-gris ! j'en suis, pour ma part, à tel point mari que je changerais à l'instant de visage si la chose m'était possible, et si le drôle qui ose me ressembler n'allait pas être, dans quelques minutes, envoyé à tous les diables !

—Quoi ! dit La Guiche, c'est à cause de la ressemblance merveilleuse qui existe effectivement entre vous que La Chesnaye a emprisonné dans son repaire.

—Bel et bien, mon très-cher. Le misérable ne s'est pas caché vis-à-vis de moi du motif qui l'a fait agir. Au reste, ce

motif, il l'a expliqué tout au long dans son jugement. N'y a-tu pas assisté ?

—Pas en entier, tu le sais bien.

—Ah c'est juste. Eh bien ! mais, il doit y avoir une copie de ce jugement. M. le lieutenant, n'avez-vous pas cet extrait avec vous ?

Le comte s'était adressé à l'un des deux officiers de la prévôté de Rouen, assis à quelque distance.

—Si fait, monsieur le comte, répondit le lieutenant de la prévôté en se levant vivement et en présentant au jeune seigneur un volumineux manuscrit qu'il avait tenu jusqu'alors sur ses genoux : le voici !

Bernac prit le cahier, le fouilleta languissamment, et s'arrêtant à un passage :

—Tiens ! fit-il en se tournant vers La Guiche ; écoute : voici le passage de la déclaration de La Chesnaye concernant ton très-humble-serviteur.

Et le comte se mit à lire à haute voix :

« Quant à ce qui concerne le comte de Bernac, et la violation de liberté individuelle dont on m'accuse à l'égard de la personne du dit comte, je réponds que la nature est plus coupable que moi, qu'elle m'a poussé au crime et que je n'ai fait que profiter d'un acte accompli par elle-même.

« La première fois que je le vis, je fus frappé de l'étrange et miraculeuse ressemblance qui existait entre son visage et le mien. J'étais alors déguisé ; je portais mon costume ordinaire, et mes traits disparaissaient sous ma longue barbe et sous mes cheveux en désordre, le comte, lui, n'a pu faire la même remarque.

« Certain qu'il m'était désormais facile de me faire passer pour le comte dès que je le voudrais, et, au besoin, de tenter de le faire passer pour moi, je résolus de profiter immédiatement de cette chance d'impunité.

« Aujourd'hui que je suis las du métier que j'ai fait jusqu'à cette heure, aujourd'hui que je me suis livré moi-même, car je n'ai pas daigné me défendre, aujourd'hui que la mort est proche et que j'attends avec impatience le moment de l'éternel repos, peu m'importe que l'on connaisse mes secrets, peu m'importe de éluder la vérité. Je la dirai donc toute entière, sans qu'il soit besoin de me violenter.»

—Vous voyez, messieurs, dit le comte en interrompant sa lecture, que le drôle a encore trouvé moyen d'éviter la torture en avouant sans hésiter tous les crimes de sa vie passée.

—Mais, fit La Guiche, si je comprends bien l'intention de La Chesnaye de profiter de sa ressemblance avec toi, je ne comprends pas pourquoi il t'a enlevé de vive force.

—Ah ça ! très-cher, répondit le comte en riant, aurais-tu voulu qu'il prit ma place, mon nom et mes titres, moi présent.

—Quoi ! il voulait donc jouer ton personnage ?

—Sans aucun doute.

—Ah ! je comprends, alors...

—C'est heureux !

—Le fait est que la chose eût été possible.

—Parfaitement possible, grâce à l'insigne bêtise de dame Nature. Ventre-saint-gris ! je crois que La Chesnaye porterait les mêmes vêtements que moi, que j'hésiterais à me reconnaître ! Cette ressemblance est quelque chose de réellement fabuleux. Quant j'ai vu le bandit face à face, j'ai cru être en présence d'un miroir. N'est-ce pas, baronne ?

—Le fait est merveilleux ! répondit Catherine. Les juges

eux-mêmes en ont été saisis. Mais savez-vous, mon cher comte, que cela est fort désagréable pour vous, car enfin, c'est le double de vous-même qui va être accroché au gibet.

— Oh ! dit M. de Bernac, j'ai déjà songé à cette humiliation et j'ai obtenu du prévôt de Rouen que La Chesnaye fût pendu dans son accoutrement ordinaire, c'est-à-dire avec son vêtement de velours noir, son manteau rouge, sa barbe et sa chevelure incultes et postiches.

Comme cela je n'aurai pas le chagrin de voir ma propre tête faire la grimace sous la main du bourreau.

— Le fait est, dit La Guiche en riant, que la chose eût manqué de gaieté pour toi.

— Pardieu ! je ne sais ce que je serai devenu après un pareil événement ; je n'aurais plus osé me montrer à la cour. Chacun m'aurait pris pour La Chesnaye ressuscité.

« Cornes du diable ! mes excellents amis, savez-vous que la chose est fort triste, en la considérant au fond. Quoi ! moi, un Bernac me prendre pour un bandit ! .. Ventre saint gris ! que je songe que cela a eu lieu, que l'on a douté de moi, je sens la colère bouillonner dans mes veines ! Mais cependant, contre qui me fâcherais-je ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

La vertu est toujours exposée aux coups de l'envie, on ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.

.

Qu'est-ce qui est blanc, rond, long, velu par l'un des bouts, meurt sans enfants, et naît pendu ? — La chandelle !

.

Un barbier babillard disait à une pratique :
— Comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous rase ?
— Sans dire un mot, répondit l'autre.

.

On vint un jour rapporter au roi Henri IV que deux dames de la cour s'étaient querellées et accablées d'injures.

— Soient-elles appelées laides ? demanda-t-il ?
— Non, répondit-on.
— Alors, je me charge de les réconcilier.

.

Un commis-voyageur parisien se présente à la porte d'un omnibus et veut faire de l'esprit.

— Est-ce que l'arche de Noé est déjà pleine ?
Voix de l'intérieur :
— Non ! il ne manque plus qu'un siège, entrez !

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

Première Série — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duc de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

Deuxième Série — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Drames de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & O^{CS}, ÉDITEURS,

Boîte 1023

475 Rue Craig, Montréal.